

TROISIÈME PARTIE

Sur ondes courtes

Quelques réalisations

Un Palais des Beaux-Arts

Urbanisme. Urbanisme. Science jeune, que n'êtes-vous née plus tôt? Vous faites grief à vos aînés des erreurs qu'ils ont commises et vous avez raison. Que n'êtes-vous parvenue à vous faire entendre lorsque la transformation des vieilles cités commença? Elles n'auraient pas autant souffert et l'idée que Lyautey trouva bonne pour le Maroc aurait peut-être été agréée, sous vos auspices. Respect est dû aux vieilles pierres des cités indigènes. Toute licence est permise au delà de leur domaine. La dévotion au passé n'était pas incompatible avec l'esthétique nouvelle et la consécration de pareille entente nous eût épargné bien des regrets.

Il n'est pas certain que leur alliance eût contenté tout le monde. Leurs dissentiments ont fait plus de mécontents encore.

Les vieux Bruxellois ne regrettent rien tant que le quartier Isabelle et de Terarken. Il n'y a pas longtemps qu'il a disparu. Leur peine est encore fraîche. Son histoire fut comme un microcosme de l'histoire de Belgique,

nous disait M. Des Marez. Le « Blindenberg » jouit toujours de la faveur de nos populations. Mais c'est au XIII^e siècle qu'il reçut vraiment ses lettres de noblesse et ses privilèges. Le duc de Brabant ayant décidé d'émigrer de l'île Saint-Géry pour se fixer au Coudenberg, il n'est guère de seigneur qui consentît à ne plus vivre dans son ombre. Le quartier du Blindenberg, de rural qu'il était, devint aristocratique et seigneurial. Le ghetto suivit le cortège, car il n'entendait point perdre sa clientèle.

Après l'expulsion des Juifs, d'ailleurs fort injuste, nouveau lustre qui ne fera que s'accroître. La Cour ducale attire auprès d'elle, après les vassaux, le nouveau patriciat : les Nassau, les Croy, les Clèves-Ravenstein. Le « gothique » triomphe, car c'est le style chic. La Renaissance viendra ensuite y installer son faste lorsque Antoine Perrenot de Granvelle y fera édifier son palais.

« En 1526, nous dit Henry Laurent, le quartier compte plus de cent maisons ; à l'Hospice Ter Arken est venu se joindre, depuis 1432, celui des Douze Apôtres, œuvre de Guillaume Bont, ancien conseiller de la Duchesse Jeanne. La Maison de Palerme, Hôtel de Jean Carondelet, archevêque de Palerme, Franc-Comtois comme Granvelle, président du Conseil privé, qui est contigu à la chapelle de Salazar, la cour du Palais entre les deux hospices et le jardin des Arbalétriers, le refuge de l'Abbaye du Parc, du haut du Blindenberg vers la rue de la Chancellerie, et d'autres hôtels encore dans les rues du Parchemin et du Marché-au-Bois sont nés au

XVI^e siècle et jalonnent le quartier du côté de l'est et du nord. »

Sous Albert et Isabelle, nouvel éclat. Isabelle vient tirer à l'arc, dans le Jardin des Arbalétriers. Une rue perpétuera l'événement. Au XVIII^e siècle, l'étoile qui luit sur ce quartier commence à pâlir. La déchéance s'achève après la Révolution française et aujourd'hui il ne persiste que bribes de ce passé glorieux.

Les lourds galions des banques n'ont pas de style. Les coffres-forts offrent plus de simplicité, plus de force austère dans leur gabarit moderne.

Qu'est-ce que ces colonnades, ces frontons, sur les façades de ces casernes dont les hermes s'abaissent au premier contact, qui digèrent des chèques dans des « intestincts » de nickel et se tiennent prudemment dans la zone neutre. La statue du vicillard qui boude à la finance et à ses suivantes y affiche une nudité symbolique. Le reste, terrains vagues, entourés de planches, qui dévalent jusqu'à l'ancienne Putterie, s'équiperont rapidement. Il y sera sans doute des buildings, des magasins à l'étiage des institutions bancaires, lourdes et insolentes. Hélas !

Toutefois, dans ce quartier saccagé, le Palais des Beaux-Arts a heureusement pris place. Victor Horta, baronifié en cet honneur, l'a construit. Il l'a dit lui-même, devant les critiques, c'était une gageure. Terrain déchiqueté, l'emplacement de la demeure de David Teniers, des jardins du Grand Serment des Arbalétriers, offrait, entre la rue Royale, l'ancienne rue de Terarken

et la rue Ravenstein, une surface encaissée, irrégulière, dont il n'était pas aisé de tirer parti. Son plan, à vol d'oiseau, évoque la coupe d'une cornemuse.

Horta, plein de lyrisme brutal pour les techniques nouvelles, allia le béton armé et l'acier. Il construisit ce mastodonte trapu que l'on cherche en hauteur et qui s'est développé dans un terrier. Monument plein de simplicité et de complexité bizarres ! La conception préliminaire en est rationnelle, mais l'architecte, devant ses épures, a été pris d'un romantisme d'adolescent. La vieille chanson du fer l'a ensorcelé comme aux entours de 1900, lorsqu'il édifiait la Maison du Peuple. Il a entonné les strophes lyriques du hall des machines. Les échos s'en perçoivent dans la grande salle de sculpture. Puis le goût de la somptuosité l'a gagné. Il est difficile aux bâtisseurs de ne point s'incarner dans quelque empereur magnifique, lorsqu'ils habillent les surfaces de pierre et de marbre. N'empêche que Horta a réalisé un ensemble somptueux et grave. Il fallait faire vivre ensemble un musée temporaire et multiple, ainsi qu'une entreprise de conférences, de concerts et de spectacles. Le voisinage était possible, l'harmonie difficile. Il les a quasi superposés et le tour de force est si subtil qu'il faut avoir accoutumé aux aîtres des lieux pour s'en apercevoir.

Le reste se traduit par des énumérations et des chiffres :

Salle de sculpture : 850 mètres carrés.

Salles de l'art décoratif.

Galeries de peinture.

Une salle de récitals.

Une salle de musique de chambre.

Six salles de conférences.

Une grande salle de concerts : 2,200 places.

3,300 mètres carrés.

Non, nous ne sommes pas en Amérique, et c'est heureux. Est-ce de la fatuité de dire qu'aucun pays ne propose d'équivalent au Palais des Beaux-Arts ?

La salle de concerts, si réussie, ressemble à un immense Pleyel au couvercle levé. Une lyre lumineuse appuyée sur une caisse d'une admirable résonance. Colonne un peu grêles, souvenirs de l'esthétique du fer, mais sobriété grave et confortable. Louis II de Bavière n'aurait pas rêvé mieux.

Le Palais des Beaux-Arts, l'un des pôles de la vie artistique de Bruxelles ! Qui se sentira l'envie de critiquer un détail des bâtiments ou de l'institution se reportera, en pensée, à la Salle Coloniale, au Théâtre de la Monnaie, à l'Alcazar, au Cirque même où les concerts d'autrefois vivaient en nomades.

Il se transportera de même au Cinquantenaire, au Musée Moderne, où les expositions étaient logées sous la tente, mal éclairées, bousculées, flanquées de palmiers décoratifs, et au Théâtre du Marais, dont Delacre, par des prodiges, avait fait une salle acceptable, mais toujours indigne de ses généreuses tentatives.

Tout cela, toute cette pouillerie attendrissante a été jetée au rancart. Bruxelles possède un édifice digne d'elle et qui concentre la vie artistique de la ville, sinon du pays. Un peu de lyrisme, s'il vous plaît! On en manque, dans le Nord. Ecrans magnifiques, diffuseurs aux contours nets, la fresque de l'évolution esthétique, le film sonore du mouvement artistique s'y déroule.

Henry Lebœuf, proconsul de cette province somptueuse, l'a gouvernée avec une clairvoyance dont on ne dira jamais assez le mérite. L'homme d'action fait rapidement figure de dictateur. Pour s'exposer tout seul, dans une cage de verre, manœuvrer les leviers et déclencher les timbres, il s'offre en cible à la critique. Mais flèches et dards s'arrêtent sur la vitre solide. Ses admirateurs les ramasseront plus tard, les tremperont dans l'or fin pour en faire des panoplies. Le Maître est également financier.

« La Belgique, a dit Louis Dumont-Wilden, a toujours vu, en art, coexister le double courant, national et international. » Elle leur donnait gîte à tous deux, dans la mesure de ses moyens, lorsqu'elle était elle-même mal logée. L'heure est venue où elle peut les recevoir dignement. Aussi l'efflorescence artistique, si drue déjà aux temps héroïques, s'est accrue dans des proportions que l'on ne jugera bien que dans vingt ans. Le musée vivant, le conservatoire actif, que doit constituer un Palais des Beaux-Arts, fait partie de la technique moderne. Il s'impose. Il suffit d'y regarder avec attention pour consta-

ter quelles antennes il constitue. Poste émetteur, poste récepteur, il charge l'atmosphère d'ondes courtes et longues qui flottent maintenant au-dessus de l'Europe, du Monde.

Points essentiels de l'internationalisme du jour. Une station de l'Internationalisme. Elle opère dans les régions nobles. Elles sont élevées et sans danger. Elles préparent.

Quartier d'Isabelle depuis peu disparu, te voilà un nouveau lustre. Dumont-Wilden souhaitait que Bruxelles devînt un centre artistique international. Moyennant quelques mises au point et de la bonne volonté, ce sera bientôt une réalité.

Le Palais des Beaux-Arts y aura été pour quelque chose.

A ceux qui y ont collaboré de dresser le bilan de cette œuvre et de dire également les soucis de la manœuvre quotidienne d'un pareil aéronef. Ils énuméreront les expositions individuelles, les rétrospectives, les concerts, les récitals, les représentations qui se succédèrent depuis 1928. Ils diront ce qui a été offert de richesses aux yeux et aux oreilles de leurs contemporains. Henry Lebœuf a été taxé de folie lorsqu'il a conçu le projet, d'ailleurs assez audacieux, de doter la capitale d'un orchestre permanent comme Amsterdam, comme Berlin. Il l'a réalisé. Il fallait son regard perspicace pour suivre dans le même temps les colonnes capricieuses d'un budget luna-tique et les intrigues qui pouvaient lui ravir son chef d'orchestre, Désiré Defauw.

Il suffit, en Belgique, de vouloir réaliser des synthèses, d'en avoir la force pour en cueillir les éléments partout. L'hydre à vaincre, c'est le particularisme aux cent têtes dont la plus coriace, la plus résistante est bien l'habitude. Il n'est personne qui n'ait nié avec énergie cette possibilité en courant de chez Ysaye au Populaire, du Populaire aux Philharmoniques, des Philharmoniques au Conservatoire. Crise du commandement unique. On lutte sur cinq ou six fronts et nul général ne veut accepter le commandement. L'unité est en voie de s'accomplir.

Pour les arts graphiques et plastiques, que de chimères l'on croyait caresser. Octave Maus, l'animateur, qui ne fut pas remplacé, rêvait de montrer en Belgique et Rodin et Bourdelle. Comment les y amener? Comment organiser une rétrospective de cent années d'art belge? L'illusoire a été fait. Rétrospectives Ensor, Permeke, Tytgat. Pendant ce temps, mille artistes défilent aux étages inférieurs, les plus illustres chefs d'orchestre dirigent les œuvres les plus notoires de Bach à Hindemith et le travail se poursuit, inlassable, dans les laboratoires plus modestes, salle de spectacles, salle de cinéma. Cela fait bien passer quelque snobisme et quelques imperfections.

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles